

## Discours d'un président sortant

Lors de ma retraite, en 2002, il y a 15 ans, j'ai ressenti deux priorités : me mettre au service des plus démunis et m'impliquer dans le dialogue interreligieux.

Vous me direz : ce sont deux choses bien différentes. C'est ce que je croyais aussi. Petit à petit j'ai compris que le dialogue était le point commun. Et un dialogue n'a rien à voir avec un monologue réciproque.

J'ai vu le dialogue sous les habits d'un orpailleur ou chercheur d'or.

J'étais à la recherche de pépites d'or, pépites enfouies en chaque personne. Il s'agissait de gratter un peu la patine du temps et des événements pour trouver la richesse présente, la mettre en valeur et ainsi redonner ou donner une dignité disparue.

C'était vivre un conte de fées. Il était une fois un pauvre homme angoissé chaque matin en partant à son travail. La retraite étant arrivée la bonne fée l'amena vers une citrouille d'êtres disgracieux vivants au milieu de cafards et autres bestioles repoussantes. Acceptant de monter dans la citrouille, notre homme commença à éprouver un bonheur à lui inconnu, qui, chaque matin, le faisait courir vers son lieu de rendez-vous, le cœur en fête.

Les êtres rencontrés se prénommaient ou surnommaient : Johnny, Jacques, Marie-Antoinette, Lucien, Josselin, Patricia, Kronenbourg, Henri, David et bien d'autres. Le tutoiement réciproque était de rigueur et nous rapprochaient les uns des autres (j'étais un hérétique heureux). J'allais les visiter dans leurs appartements, à l'époque des taudis, et cela procurait des moments d'humanité.

Au bout de quelques mois de présence, il fallait passer aux choses sérieuses. Coup de tonnerre dans un ciel bleu : on me sollicita pour prendre la présidence d'ALSA. Mais, bien sûr, sous la tutelle de Georges Scius, mais avec la bienveillante complicité de Pierre Lamalle.

Petit à petit j'ai compris qu'on avait déposé un fardeau sur mes épaules. Je devais l'assumer. Avec Pierre, nous avons pris conscience qu'ALSA devait avancer, se professionnaliser pour ne pas disparaître. Pierre qui œuvrait en coulisses amena Georges à accepter l'engagement d'un directeur. C'est ainsi qu'arriva Jean-Luc Sutter. Très rapidement ce fut la crise de nerfs et des relations tendues entre Georges et Jean-Luc. L'un des deux devait partir.

Dilemme : Jean-Luc s'avérait être la personne compétente qu'il nous fallait et Georges était celui qui veillait sur les « sans abri » depuis 33 ans et a permis à l'association de subsister. C'est finalement Georges qui plia bagages en démissionnant très fâché.

J'ai toujours vu ma présence sous forme de facteur d'unité, pour favoriser l'harmonie entre tous. Quinze jours après son départ, j'ai vu Georges pour lui souhaiter un bon anniversaire. Ce fut un moment d'amitié. On se voyait souvent, il m'engueulait régulièrement, mais il me remit tous les écrits relatifs au début de l'association. Comme il écrivait ses mémoires, chapitre après chapitre, il me donna, avec plaisir, une copie de ce qu'il avait rédigé.

Avant sa mort, survenue il y a un an, nos rencontres étaient vraiment joyeuses.

Certes l'histoire du conseil d'administration d'ALSA n'est pas un long fleuve tranquille. Il y a eu des moments très durs, il y a eu des nuits blanches de part et d'autres.

Aujourd'hui c'est un vrai plaisir de se retrouver en conseil d'administration, et ce n'est pas un directeur éphémère qui pourra l'empêcher, et j'apprécie les moments harmonieux entre nous.

On m'a dit, de l'extérieur, tant du côté professionnel que politique, que notre conseil d'administration. était apprécié, même, envié. Donc merci à chacun, chacune, d'être une pépite d'or.

Paul Wirth  
le 3 juillet 2017